

# POUR UN BAISER

PAR ERNEST CAPENDU

## I

### A L'OPÉRA !

Le premier mercredi du mois d'avril 1862, on chantait *Guillaume Tell* à l'Académie impériale de musique.

Les loges du foyer, les loges du balcon, les premières loges de face ruisselaient de diamants aux feux étincelants, de robes aux mille couleurs, d'épaules nues, de bras blancs et ronds qu'embellissaient encore les cascades lumineuses du lustro, des candélabres et de la rampe se heurtant et se croisant avec ces effets d'une audace inouïe que ne se permet pas le soleil.

Dans l'ombre et sur le second plan, les habits noirs et les cravates blanches, tranchant sur les portières cramoisies, accomplissaient leur office accoutumé de repoussoir.

Le rideau venait de tomber sur l'admirable final. Le coin de droite de l'orchestre était naturellement devenu presque désert.

Presque désert, car toutes les stalles étaient veuves de leurs locataires, à l'exception d'une seule située sur le troisième rang et voisine de la porte de sortie.

Cette stalle était occupée, depuis le commencement de la soirée, par un jeune homme de trente à trente-cinq ans environ, à la physionomie franche et martiale.

Evidemment ce jeune homme avait été conduit par le hasard dans cette partie de la salle, et n'appartenait pas au club des abonnés, car, lors de son entrée à l'orchestre, il n'avait salué personne et, durant le premier acte, il n'avait échangé aucune parole avec ses voisins.

Le rideau baissé, il s'était levé et, sa lorgnette à la main, il avait commencé l'exploration de la ceinture de jolies femmes qui rayonnait au-dessus de sa tête.

La position qu'il avait prise permettait de constater la richesse de sa taille. Ses manières, sa tournure, sa pose même, empreintes de distinction, renfermaient cependant ce quelque chose d'indéfinissable et d'un peu rude qui décèle au premier coup d'œil l'homme habitué au commandement.

On devinait que sa main gauche, en s'appuyant sur la hanche, avait coutume d'y retenir la garde d'une épée.

Ses cheveux coupés très courts, sa moustache noire et coquettement lissée, ses grands yeux au regard fin et impératif s'harmonisaient merveilleusement avec la teinte chaude et bistrée qui colorait son visage.

Enfin son habit, boutonné étroitement sur sa poitrine et portant à son revers la rosette d'officier de la Légion d'honneur, achevait de donner à toute sa personne le cachet militaire qui lui semblait propre.

Ce jeune homme était chef d'escadron d'état-major et se nommait Robert de Montnac. C'était un excellent soldat.

Depuis les dernières guerres européennes, il était retourné en Afrique pour s'entretenir la main, et en ce moment, il était en congé à Paris.

Il venait de terminer l'exploration des loges de balcon de droite et celle des loges du foyer, lorsqu'en se tournant un peu vers les loges de balcon de gauche, il recon-

nut, dans la première, un de nos illustres maréchaux sous les ordres duquel il avait servi dans la province d'Oran, alors que le maréchal était simple général.

Robert s'inclina en réponse au salut affectueux que lui envoyait le maréchal de France, puis il se mit en devoir de continuer son examen.

La loge suivante était vide. C'était la seule de toute la salle.

Robert allait passer outre, lorsque la porte du fond s'ouvrit et qu'une jeune femme parut dans l'encadrement du l'ouverture du petit salon.

Cette femme de taille moyenne, plutôt même petite que grande, portait fièrement une adorable tête à l'expression vive et ardente.

Et qu'on ne m'accuse pas de barbarisme quand je dis : *expression de la tête*, car je veux parler de l'expression de l'ensemble, bien plus que de celle du visage.

Cette jeune femme, qui paraissait avoir plus de vingt ans, et n'en pas avoir atteint vingt-huit, fit quelques pas en avant dans la loge et la lumière du lustre, tombant d'aplomb sur elle, permit à Robert d'admirer la beauté des détails de sa gracieuse personne.

Ses cheveux bruns tout parsemés de petits papillons aux ailes de diamants et au corps d'émeraude, de rubis et de saphir, se relevaient gracieusement en découvrant des tempes nuées et un front uni comme le marbre.

Ses grands yeux bleus, abrités sous des cils longs et frisés qui tempéraient l'éclat du regard, étaient surmontés de sourcils arabes à l'extrémité fine et arquée.

Le nez droit, aux narines d'opale, s'arrêtait au-dessus d'une petite bouche au sourire gracieux et doux.

L'ovale du visage, un peu court, donnait à la physionomie une expression vive et piquante, mais nullement dénuée de distinction.

Une sortie de bal fond noir, toute constellée de palmes d'or et doublée de peluche cerise, ne permettait pas d'admirer les richesses de la poitrine, mais laissait à découvert un bras blanc et rond terminé par une main patricienne.

Un bracelet de diamants au fermoir d'émeraude dissimulait à peine la ténuité aristocratique du poignet.

Au-dessous des franges de la sortie de bal, on apercevait les volants d'Angleterre de la jupe retombant sur une robe de moire antique blanche.

La jeune femme, arrivée sur le devant de la loge, écarta un siège, et s'installa sans jeter un seul regard sur le personnage qui la suivait.

Celui-ci était un homme de quarante ans, d'une beauté masculine remarquable.

Sa chevelure et sa barbe noires tranchaient sur son teint mat et pâle.

L'ensemble de sa physionomie présentait un caractère énergique et même un peu dur, rendu plus sévère encore par l'éclat de ses yeux noirs largement ouverts.

Mis avec une simplicité pleine de goût, cet homme était non seulement beau, mais parfaitement distingué dans toute sa personne.

Dès que sa compagne fut installée sur le devant de la loge, il demeura debout derrière elle, promenant autour de lui un regard fier et hardi.

La jeune femme releva ses cheveux, respira son bouquet, le posa sur le rebord de la loge et dégraffant sa sortie de bal, elle la tendit, avec un mouvement empreint d'une gracieuse nonchalance, à celui qui paraissait être son mari.

Robert put alors admirer à son aise des épaules de Diane chasseresse, aux fossettes mignonnes, et les atta-